

Dans la collection « Toronto se raconte »

# Les origines de Toronto

## Le Sentier Partagé/The Shared Path

Modules d'introduction au parc historique qui s'étend le long de la rivière Humber à Toronto.



---

# Table des matières

1. La rivière Humber et son peuplement
2. Étienne Brûlé et le Portage de Toronto
3. Teiaiaagon, un village autochtone sur le site de Toronto
4. Les trois forts français sur la rivière Humber
5. Jean-Baptiste Rousseaux : l'homme de la transition
6. Toronto : l'histoire de ses débuts
7. Laurent Quetton Saint George : l'émigré qui a réussi
8. Jacques Baby : un francophone au « Family Compact »
9. Peter Jones-Kahkewaquonaby :  
l'homme qui a sauvé les Mississaugas de Toronto
10. La rivière Humber, sa faune et sa flore



Les origines de Toronto © La Société d'histoire de Toronto 2009.  
ISBN 978-0-9692885-5-8

# 1 La rivière Humber et son peuplement



La rivière Humber près de son embouchure, Toronto.  
Photo : © David Wallace

**La rivière Humber a une longue histoire**, que nous pouvons retracer dans l'évolution des peuples qui se sont installés sur ses rives. Elle a toujours joué un rôle décisif dans la vie des résidents du sud de l'Ontario et ce rôle est encore crucial dans le développement environnemental de Toronto, la métropole urbaine.



La Nouvelle France: carte de Nicolas Sanson, 1660.  
Archives publiques de l'Ontario C 78 AO 4943

Les fouilles archéologiques nous donnent aujourd'hui une idée assez claire de la manière dont se sont déroulés les mouvements de population le long de la rivière Humber. On peut avancer maintenant que les établissements autochtones s'y sont implantés en trois grandes vagues, mais que ces vagues n'ont été que des points forts dans une longue évolution de la culture à prédominance iroquoienne de la région.



Hurons tels que décrits par Samuel de Champlain.  
Archives publiques de l'Ontario 971.011.CHB

Les premiers habitants de ses rives furent les Paléo-Indiens qui y ont vécu entre le dixième et le septième millénaire avant notre ère. Une deuxième vague – les peuples de la période archaïque – s'est installée sur le site entre le septième et le premier millénaire avant notre ère. Ce sont eux qui ont commencé à adopter des habitudes migratoires. Établis sur les rives pendant les pêches et les cueillettes de la bonne saison, ils émigraient à l'intérieur des forêts pendant l'hiver pour chasser et profiter de la protection des arbres.

Puis est arrivée la période Woodland, qui a duré de mille ans avant notre ère à mille ans après notre ère. Pendant cette période, les Autochtones ont commencé à utiliser les arcs et les flèches et à s'adonner à l'agriculture, ce qui a permis leur regroupement en gros villages. Comme leurs prédécesseurs, ils utilisaient le Portage de Toronto, c'est-à-dire le sentier qui courait le long de la rivière Humber, du lac Ontario au sud, au lac Simcoe et aux Grands Lacs supérieurs au nord.



Portage de Toronto: Cavalier de la Salle le long de la rivière Humber.  
George A. Reid – Collection d'œuvres d'art du gouvernement de l'Ontario 532970

Aux environs de 1615, lorsqu'Étienne Brûlé, le premier Européen, y passa, la région faisait partie du territoire de chasse, de pêche et de cueillette des Hurons (Wendats, iroquoiens). Ceux-ci, au nombre de 20 000 environ, habitaient dans six villages au nord du lac Simcoe. En 1649, les Hurons furent anéantis par des Iroquois membres de la Confédération des Cinq Nations (Mohawks, Oneidas, Onondagas, Cayugas et Sénécas), qui venaient du sud du lac Ontario. Le territoire de la Humber leur était maintenant ouvert. À partir de 1660, on signale ainsi la présence de Teiaiaagon, un gros village sénéca sur un escarpement de la rivière Humber, du côté est, non loin de son embouchure. Il semble, selon les descriptions transmises par les Européens qui y séjournèrent, que Teiaiaagon était le village autochtone par excellence. Les terres étaient fertiles – on y plantait surtout du maïs, des citrouilles, des haricots et du tabac – la rivière regorgeait de saumon et l'emplacement du village sur un promontoire permettait plusieurs stratégies de défense. Un autre gros village sénéca, Ganatsekwyagon, occupait les rives de la rivière Rouge, plus à l'est.

Vers 1688 les Sénécas retournèrent dans l'Etat de New York, probablement dans un désir de se regrouper au sud du lac Ontario afin de mieux faire face aux Français. Ils furent remplacés par les Mississaugas, des Ojibwés de la famille algonquienne. Ceux-ci, peu agriculteurs, avaient conservé les habitudes migratoires de chasse, pêche et cueillette de leurs ancêtres et se déplaçaient dans le bassin de la Humber selon les saisons et les ressources disponibles.

L'arrivée des Européens dans la vallée de la Humber signale le commencement d'une nouvelle ère dans son développement. À la suite d'Étienne Brûlé, plusieurs voyageurs y ont fait halte : commerçants, traiteurs de fourrures, explorateurs et missionnaires – dont le père récollet Louis Hennepin en 1678 et l'explorateur René-Robert Cavalier de La Salle en 1680.

Le Portage de Toronto, qui désignait alors tout le parcours le long de la rivière, est ainsi devenu un important maillon dans le réseau de commerce et de communication des nouveaux arrivants. Reconnaisant sa valeur stratégique, les Français y établirent trois forts : le fort Douville en 1720, le fort de Portneuf en 1749 et un troisième en 1750, le fort Rouillé, non loin de l'embouchure de la rivière, sur les bords du lac Ontario. Celui-ci, le plus grand des trois forts, fut incendié lors de la retraite militaire française de 1759.

Le passage de Toronto était tellement stratégique que, vers 1789, le traiteur de fourrures Jean-Baptiste Rousseaux sélectionne le site du fort de Portneuf pour y établir son habitation et son poste de traite. Et en 1816 c'est un autre grand marchand, homme politique, fonctionnaire, juge et propriétaire foncier de la nouvelle ville de York, Jacques Baby, qui sollicite du lieutenant-gouverneur John Graves Simcoe le site de l'ancien fort Douville pour y établir sa maison de campagne. Aujourd'hui Baby Point est un quartier particulièrement chic.



La rivière Humber a été reconnue comme Rivière du Patrimoine canadien le 25 septembre 1999.

Photo : © David Wallace

C'est Jean-Baptiste Rousseaux qui pilota le vaisseau du lieutenant-gouverneur Simcoe en 1793 vers la baie de Toronto. Celui-ci y transféra immédiatement la capitale du Haut-Canada depuis Niagara-on-the-Lake et la rebaptisa du nom de York. La ville ne retrouva son nom original : Toronto, qu'en 1834. Pendant les premières décennies du développement de York, la rivière Humber fut un peu délaissée au profit de la rivière Don. Ce n'est qu'après la guerre de 1812, lorsque des Loyalistes ainsi que des immigrants allemands, écossais et irlandais s'y établirent, que la Humber entama son urbanisation. On construisit successivement

plusieurs scieries et moulins sur la rivière, ainsi que des maisons d'habitation. Cette habitude ne cessa qu'en 1954, à la suite des importants dommages causés par l'ouragan Hazel.

Pendant des années, la rivière Humber ne faisait pas partie de la ville de Toronto. Jusqu'au commencement du 20<sup>e</sup> siècle, on y était encore « à la campagne ».

Aujourd'hui, la rivière fait partie intégrante de la métropole. Elle se redéveloppe en un vaste parc naturel qui, avec la rivière Don, forme deux poumons verts qui traversent Toronto du nord au sud jusqu'au lac Ontario.

La rivière Humber a été reconnue comme Rivière du Patrimoine canadien le 25 septembre 1999. Il n'y a que dix autres rivières à connaître cet honneur en Ontario et la Humber est la seule qui soit accessible par le métro. Malgré les efforts accomplis afin de préserver ses rives, seulement 32 % des terres sont encore de nature sauvage.

Mais les Torontois ont compris son importance et accueillent avec bienveillance toutes les initiatives visant à améliorer son impact. La Société d'histoire de Toronto est en train de mettre de l'avant un projet de parc historique « Le Sentier Partagé/The Shared Path » qui, sur les bords de la Humber, réunira géographiquement et historiquement la contribution des peuples autochtones, francophones et anglophones.



Photo : © David Wallace



Photo : © David Wallace

## 2 Étienne Brûlé et le Portage de Toronto

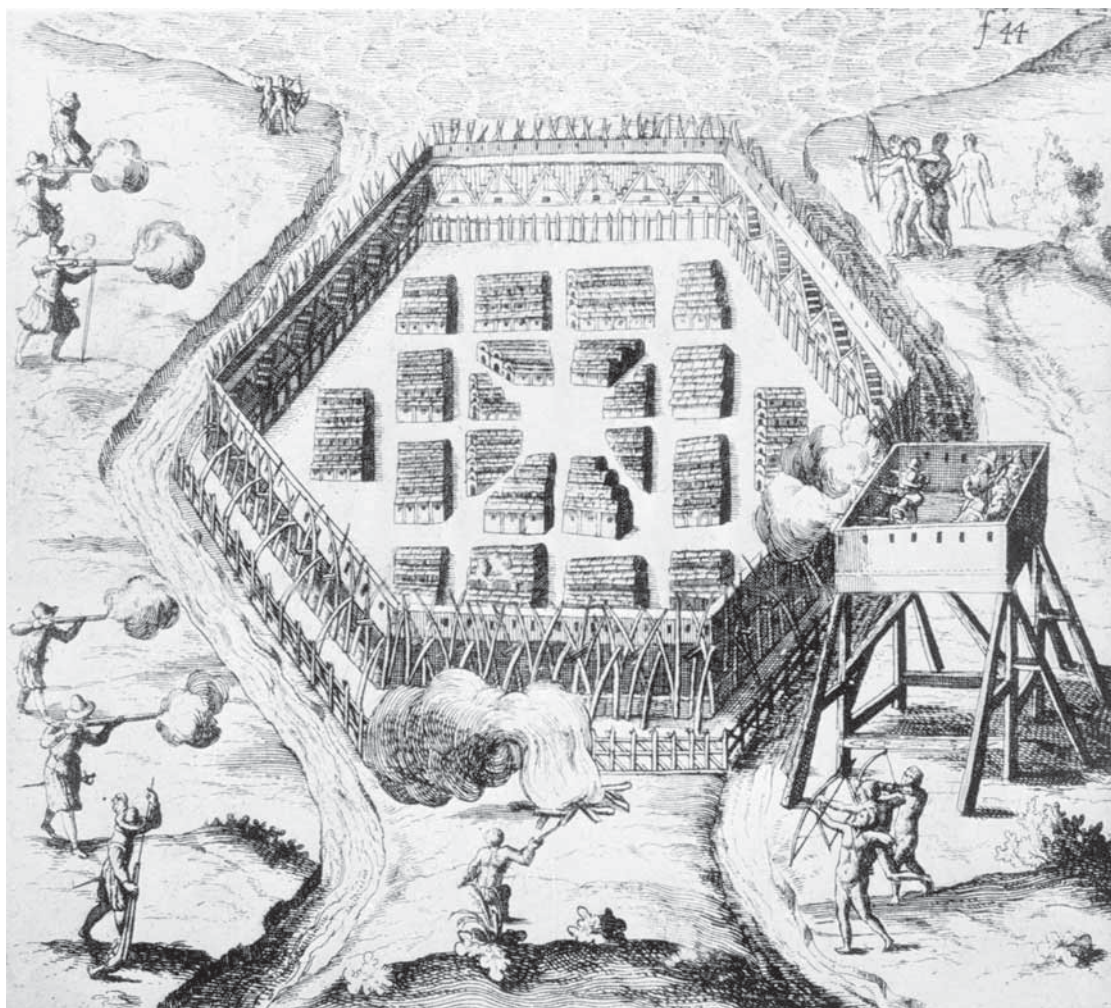


Étienne Brûlé était un explorateur français, un protégé de Samuel de Champlain, un interprète franco-huron et le premier coureur de bois à avoir pénétré dans l'arrière-pays canadien et à avoir vu les cinq Grands Lacs nord-américains : Huron, Ontario, Supérieur, Michigan et Érié.

Étienne Brûlé à l'embouchure de la rivière Humber.  
F.S. Challener – Collection d'œuvres d'art du gouvernement  
de l'Ontario 619849

**M**alheureusement Brûlé n'a pas laissé de notes personnelles sur ses aventures. Ce que l'on sait de lui est contenu dans les écrits de l'explorateur Samuel de Champlain, du frère Gabriel Sagard, un missionnaire récollet, et du jésuite, le père Jean de Brébeuf. Et comme ces personnages ne le voyaient pas d'un très bon œil il est parfois difficile de démêler le vrai du faux à son sujet!

Étienne Brûlé est probablement né vers 1592 dans le petit village de Champigny-sur-Marne près de Paris. Ses parents étaient d'humbles paysans, mais Étienne rêvait d'aventure et à l'âge de 16 ans il quitte la maison paternelle pour s'enrôler comme engagé en Nouvelle-France. En 1608, il arrive au Canada avec Samuel de Champlain et demeure sur les rives du fleuve Saint-Laurent pendant deux ans afin de l'aider à l'établissement de l'habitation de Québec. Pendant son premier hiver au Canada, Étienne Brûlé a vu plusieurs de ses compagnons périr dans les conditions glaciales de ce nouveau continent; sur 16 compagnons, il est un des huit hommes à avoir survécu.



Les Français et les Hurons attaquent un village Iroquois, 1615.  
Archives Nationales du Canada

En 1610, les Français s'allient avec les Autochtones hurons (Wendats, iroquoiens) dans leurs guerres contre d'autres Iroquois qui se déploient depuis le sud du lac Ontario et du Saint-Laurent. C'est après la première victoire de ces alliés qu'Étienne Brûlé propose à Champlain d'aller vivre avec une tribu huronne pour apprendre leur langue, comprendre les coutumes indigènes et s'assurer que les Autochtones échangent leurs fourrures avec les Français. Au 17<sup>e</sup> siècle, la fourrure constituait la base de l'économie franco-canadienne.

Champlain a vite reconnu l'importance de la formation de bons interprètes dans une situation d'échanges commerciaux et il confie Brûlé au chef Iroquet en échange d'un jeune Autochtone nommé Savignon, qui l'accompagnera à son retour en France. À la suite de cet échange, Étienne Brûlé disparaît dans le paysage sauvage de la Huronie. Il en ressort une année plus tard sur la route de Québec, le premier homme blanc à avoir traversé les rapides du saut Saint-Louis (près de Montréal) en canot.



Photo : © David Wallace

Étienne Brûlé apprécie tellement sa vie de coureur de bois qu'il passe les quatre années suivantes chez les Hurons. Il est aussi probable qu'un généreux salaire annuel de 100 pistoles l'encourage à poursuivre cette expérience. Chaque printemps, il retourne aux postes de traite de Québec où il participe au troc des fourrures contre des biens et produits européens que les Autochtones convoient. À part les couvertures et les miroirs, il faut aussi leur fournir des chaudières, des aiguilles, des ciseaux, des outils, des ustensiles et autres objets en métal, des vêtements, du tissu, des chandelles, etc. Les Français en viendront à échanger également des armes et, très souvent, de l'alcool s'ajoute à la liste.

En 1615, depuis la Huronie où Champlain est en visite, Étienne Brûlé se lance dans une expédition vers le sud du lac Ontario qui l'a rendu célèbre. L'alliance franco-huronne tient encore fort et Champlain et ses alliés décident d'une stratégie militaire en forme d'étau contre les Iroquois établis sur le site actuel de Syracuse, NY. Champlain et ses guerriers partent par l'est du lac, tandis que Brûlé et douze braves hurons se déploient par l'ouest. Brûlé et ses compagnons se rendent d'abord plus au sud, chez les Andastes, une tribu établie près du site actuel de Binghamton, NY, afin de solidifier une

alliance militaire. Malheureusement, les pourparlers prennent du temps et Étienne Brûlé et ses renforts arrivent trop tard au rendez-vous ; Champlain, blessé et défait par les Iroquois, est déjà sur le chemin du retour. En compagnie de ses alliés, Brûlé décide de pousser plus loin ses explorations. Il a ainsi suivi des pistes qui allaient aussi loin que la baie de Chesapeake, près de la ville actuelle de Baltimore, MD. Sur le chemin du retour vers la Huronie, Étienne Brûlé est capturé et torturé ; mais il réussit à s'échapper quasi miraculeusement et à retourner chez les Hurons.

Entre 1615 et 1626, Étienne Brûlé continue ses explorations dans le Sud-Ouest de l'Ontario. On peut supposer avec raison qu'il a parcouru tous les sentiers de passage ou de portage du bassin du Saint-Laurent, de la région des Grands Lacs et de ce qui forme aujourd'hui l'Ontario et l'Etat de New York. Il a ainsi fort probablement parcouru à plusieurs reprises le Portage de Toronto, cette piste qui, partant du lac Simcoe, aboutit à la rivière Humber et au lac Ontario où est maintenant située la ville de Toronto.

Après des années de voyages et de vie en Huronie, Étienne Brûlé n'est plus accueilli aussi gracieusement lors de ses retours à Québec. Champlain et les missionnaires trouvent que celui-ci vit trop librement et que ses mœurs ne favorisent pas beaucoup les conversions des Autochtones. Champlain lui-même écrit :



Photo : © David Wallace



Photo : © David Wallace

« L'on reconnoissoit cet homme pour estre fort vicieux & adonné aux femmes ». Quelques auteurs accordent cependant à Brûlé le mérite d'avoir participé à la rédaction du dictionnaire de la langue huronne du frère Sagard. Ce n'est qu'une supposition, encore qu'on soit certain par ailleurs que l'interprète a, au début, aidé Sagard à apprendre cette langue.

La tradition veut qu'Étienne Brûlé ne soit pas retourné en France après son premier voyage. En réalité il y est retourné deux fois – la première fois en compagnie d'un ami huron, Amantacha. Il y a acheté des propriétés et rédigé un testament.

De toutes les offenses, c'est le fait qu'Étienne Brûlé se soit mis au service des Britanniques, les frères Kirke, lors de la prise de Québec en 1629, qui a causé la rupture totale des relations entre Champlain et son interprète. Accusé de trahison, celui-ci repart en Huronie. Malheureusement, pour des raisons inconnues des historiens, les Hurons eux aussi sont mécontents du comportement de Brûlé. En 1633, ils l'assassinent et consomment rituellement des parties de son corps. On cherche toujours sa tombe.

Aujourd'hui, la contribution unique d'Étienne Brûlé en tant qu'explorateur et pionnier des relations franco-autochtones est reconnue dans l'histoire de notre pays. À Toronto, le parc Étienne-Brûlé a été établi à l'embouchure de la rivière Humber afin de marquer son passage à Toronto. Partout au Canada, des écoles françaises et anglaises portent son nom.



Photo : © David Wallace

# 3 Teiaiaagon : un village autochtone sur le site de Toronto



Courts de tennis de Baby Point: emplacement probable du village de Teiaiaagon.  
Photo : © David Wallace

Le Portage de Toronto était une route commerciale qui reliait le lac Ontario et les Grands Lacs supérieurs. Cette piste fut utilisée par les Autochtones et les Européens au cours des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. Installé en Huronie à partir de 1610, le Français Étienne Brûlé a très probablement parcouru à plusieurs reprises les terrains de chasse, de pêche et de cueillette de ses hôtes ; ces territoires comprenaient la rive nord du lac Ontario jusqu'aux villages disséminés autour du site actuel de Sainte-Marie-chez-les-Hurons. Ainsi Brûlé a certainement dû emprunter le Portage de Toronto, qui descend au bord de la rivière Holland, contourne le lac Simcoe jusqu'à la haute Humber puis longe la rivière Humber jusqu'au lac Ontario, à travers le site du futur Toronto.

En 1649, les Hurons sont anéantis par les Iroquois venus du sud du lac Ontario et leurs territoires ouverts aux membres de la Confédération des Cinq Nations iroquoises (Mohawks, Sénécas, Cayugas, Onondagas, Oneidas). Ce sont les Sénécas qui choisissent d'y fonder deux villages vers 1660 : Teiaiaagon, sur la rivière Humber à l'ouest de l'actuelle Toronto, et Ganatsekwyagon sur la rivière Rouge à l'est. Dans les deux cas, le site sélectionné leur permet de devenir des « intermédiaires » dans le commerce de la fourrure qui transite par les portages et de traiter avec les Anglais au sud du lac et les Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam (New York).

Le site du village de Teiaiaagon correspond au quartier actuel de Baby Point, à l'intersection des rues Jane et Annette à Toronto. Situé sur un promontoire, le village peut résister aux attaques, tout en dominant le portage. On ne sait pas exactement quand Teiaiaagon est construit ni combien d'habitants il comprenait. Le missionnaire récollet Louis Hennepin, qui séjourne près du village pendant une quinzaine de jours, parle de 50 maisons longues et de 5000 habitants. D'autres sources indiquent que Teiaiaagon comprenait au moins quelques centaines d'habitants. On sait aussi qu'il était construit dans le style iroquois : de larges maisons longues au centre et plusieurs huttes



d'écorce à l'intérieur des palissades. Le village est entouré de 10 acres environ de terres cultivées ; on y fait pousser du maïs, des haricots, des citrouilles et du tabac.

Il semble que les habitants de Teiaiaagon étaient fort occupés à assurer leur subsistance, mais que le village était aussi un point de rencontre pour les Autochtones du sud et du nord du lac Ontario, ainsi que pour les commerçants, missionnaires et explorateurs français, dont certains en laissèrent quelques descriptions.

Le village de Teiaiaagon dura le temps d'une génération. On ne sait pas exactement pourquoi il fut abandonné, probablement vers 1687. Il est certain que, comme les autres villages iroquois établis au nord du lac Ontario, leurs habitants devaient craindre pour leur sécurité. Les Français essayaient de contenir les visées territoriales des Iroquois et avaient envoyé contre eux le régiment de Carignan-Salières. Une paix fragile avait été signée en 1667. Mais malgré tout les contacts avec les Français devenaient de plus en plus fréquents ; ceux-ci envoyaient des missionnaires un peu partout en Iroquoisie et jetaient les bases de leur empire américain.



Cette plaque, installée en 1949 à Baby Point, commémore plusieurs détails historiques : le Portage de Toronto, le passage d'Étienne Brûlé, la construction du village de Teiaiaagon, le passage du lieutenant-gouverneur John Graves Simcoe et l'achat de ces terres par Jacques Baby.

Photo : © David Wallace



Baby Point vue  
de la rivière Humber.  
Photo : © David Wallace

Ces contacts augmentèrent encore après 1673, lorsque le fort Frontenac fut bâti sur le site actuel de Kingston dans le but de monopoliser le commerce des fourrures. Il semblerait d'ailleurs que des occupants du fort vinrent à Teiaiagon au moins une fois pour y organiser une sérieuse beuverie. Ils partagèrent leurs réserves avec les habitants du village, et tous, hommes, femmes et enfants, furent ivres-morts pendant trois jours. C'est un premier exemple des effets catastrophiques de l'alcool sur une population qui n'y était pas habituée.

Nous savons aussi qu'une brigantine contenant 16 passagers, dont le père récollet Hennepin, arriva à Teiaiagon depuis fort Frontenac un 26 novembre 1678, en route pour Niagara. Une terrible tempête les obligea à se réfugier à l'embouchure de la rivière Humber. Les habitants de Teiaiagon furent fort étonnés de voir des visiteurs voyageant en hiver et si mal en point. Ils leur donnèrent des provisions. Le capitaine du bateau profita de l'occasion pour échanger des marchandises contre du maïs. Les voyageurs y restèrent jusqu'au 5 décembre, lorsque le temps se fit plus clément. La brigantine, prise dans les glaces, dut être libérée à coups de haches. En 1680 encore, Teiaiagon vit arriver l'explorateur René-Robert Cavelier de la Salle, qui y écrivit une lettre. Il se plaignait des efforts qu'il lui fallait faire pour convaincre les Autochtones de transporter ses bagages.

La guerre franco-iroquoise reprend de plus belle après 1680. En 1682, à Teiaiagon, trois Français sont dépouillés de leurs possessions. En 1684, 2000 Français, commandés par le marquis de Denonville, partent en campagne de saccage contre les Sénécas de l'Etat de New York. On dit que Denonville et ses soldats détruisirent également Teiaiagon et d'autres villages situés au nord du lac Ontario, mais on n'en a aucune preuve. Quoi qu'il en soit, la Grande Paix de Montréal de 1701 fixe définitivement les Iroquois au sud du lac. Et il semblerait que les Français n'aient pas été les seuls responsables de la retraite des Iroquois. La tradition orale ojibwée avance que, à cette même époque, leurs groupes armés, descendus des Grands Lacs supérieurs, ont engagé les Iroquois dans de sanglantes batailles, d'où ils sont sortis vainqueurs.



Photo : © David Wallace



Descente du promontoire de Baby Point vers la rivière Humber.  
Photos : © David Wallace

Ce qui est certain, c'est qu'en 1696, ce sont des Mississaugas de la famille ojibwée qui occupent le site de Teiaiaagon. Cependant peut-on encore parler de village ? Les Mississaugas, qui ne pratiquent pas l'agriculture, ont des habitudes migratoires et se déplacent sur tout le territoire de Toronto au gré de leurs chasses, pêches et cueillettes.

En 1720, les Français veulent eux aussi contrôler le commerce de la fourrure qui passe par le Portage de Toronto et bâtissent un poste de traite sur le promontoire près du site de Teiaiaagon. Le fort Douville dure 10 ans. Il sera remplacé par le fort de Portneuf, érigé plus au sud sur la rivière. En 1816, James Baby, un important traiteur de fourrures qui vécut à Détroit, puis à Toronto – où il est devenu membre du « Family Compact » – achète le même terrain, et c'est pour cela que le quartier s'appelle aujourd'hui Baby Point (à l'intersection des rues Jane et Annette). On dit qu'il y planta de magnifiques vergers de pommiers. En 1910, ce terrain fut acheté par le gouvernement à des fins militaires, mais les plans n'aboutirent pas. Le développeur Robert Home Smith l'acquit en 1912 pour y construire le quartier exclusif de Baby Point.

On peut ainsi affirmer que, 130 ans avant l'arrivée du lieutenant-gouverneur Simcoe, ce sont les villages iroquois de Teiaiaagon et Ganatsekwyagon qui ont constitué les premières fondations de Toronto, notre Ville Reine et la plus grande métropole canadienne.

# 4 Les trois forts français sur la rivière Humber



Le fort Rouillé: obélisque et vue aérienne de son tracé.  
Photo : © David Wallace



Pendant des milliers d'années, les Autochtones nord-américains empruntent les rivières et les lacs pour se déplacer, chasser et commercer. Pour contourner les parties non navigables, ils établissent des portages. Les grandes rivières de Toronto ont chacune leur portage. Pour les Amérindiens comme pour les Français, le Portage de Toronto qui longe la rivière Humber, constitue une importante route de commerce. Le sentier de portage suit l'escarpement à l'est de la rivière. Aujourd'hui la rue Kingsway Sud et le boulevard Humber reprennent une partie du tracé. Venant de la Huronie, Étienne Brûlé est le premier Européen à emprunter ce passage aux environs de 1615.

Cent ans après, la France, dans sa stratégie de contrôle du marché de la fourrure, y fait successivement construire trois forts. De 1720 à 1759, pendant quarante ans environ, les forts Douville, de Portneuf et Rouillé constituent – avec le fort Frontenac à l’est du lac Ontario ainsi que le fort Niagara à l’ouest – un réseau de captage des fourrures amérindiennes qui descendent vers le sud. Aux forts, qui ne sont vraiment que des magasins royaux, les traiteurs offrent aux Autochtones des occasions de traite et de troc et les persuadent ainsi de ne pas aller offrir le produit de leurs chasses aux Anglais de l’autre côté du lac Ontario.

En 1720, le fort Douville est érigé sur un escarpement à l’est de la rivière Humber, un peu en amont de l’embouchure. Il est établi sur le site de Teiaiaagon, un village sénéca abandonné vers 1687. Ce fort est un modeste édifice carré à deux étages, en rondins, doté d’une palissade et pouvant loger deux soldats et un marchand. C’est le premier des trois forts, commandé par le jeune Alexandre Daigneau Douville, issu d’une grande famille de traiteurs de fourrures. Bien que le poste de traite soit construit en 1720 seulement, on envisageait déjà sa création en 1686. Mais c’est seulement lorsque le monopole



Des membres d’une société d’histoire revêtus d’uniformes de soldats français du 18<sup>e</sup> siècle.  
Photo : © David Wallace



français de la fourrure est menacé par une plus forte présence britannique au Sud, au début du 18<sup>e</sup> siècle, que l’on se décide à agir. Malheureusement, dix ans plus tard le magasin est abandonné, le volume de la traite étant trop peu élevé.

Bien que le fort n’encourage pas l’établissement d’une communauté, on sait que les résidents s’y installent avec des compagnes autochtones, fondant des familles « à la façon du pays ». Malgré sa taille minuscule, après Teiaiaagon, le fort Douville représente donc une continuation dans l’habitation permanente à Toronto – et participe ainsi à la naissance de notre métropole canadienne.

Cependant, durant les années 1730 et 40, la Nouvelle-France n’abandonne pas son plan de contrôle de la traite des fourrures au nord du lac Ontario. En 1749, un deuxième fort est construit par le chevalier de Portneuf, sur le portage à l’embouchure de la rivière Humber, du côté est également. Comme le premier, le bâtiment est de dimensions modestes, constitué d’un magasin royal entouré d’une palissade. Cependant ce poste connaît tellement de succès que, trois mois après sa construction, toutes les marchandises entreposées sont échangées contre des fourrures. La construction d’un plus grand fort est immédiatement envisagée.

En 1750, le marquis de La Jonquière, gouverneur de la Nouvelle France, écrit au ministre de la Marine et des Colonies Antoine-Louis Rouillé et sollicite la permission de construire immédiatement un troisième fort. Il faut à tout prix intercepter le commerce des Amérindiens, qui se rendent à un nouveau comptoir britannique situé à l'emplacement actuel de la ville d'Oswego. Cette permission est accordée. Pendant l'hiver de 1750-51, la construction du troisième fort français commence à l'est de la Humber, sur les rives du lac Ontario.

On l'appelle fort Rouillé, ou fort Toronto. Il s'agit cette fois d'un véritable fort, entouré d'une grande palissade, avec une garnison. Mesurant 29 mètres de côté et flanqué de quatre bastions, il loge environ quinze civils et quelques soldats.

L'intérieur contient cinq bâtiments : un corps de garde, un entrepôt pour la poudre, une caserne, une forge et un logement pour les officiers. La forge, les cheminées et l'entrepôt sont construits en pierre ; les autres bâtiments sont en bois, montés dans le style français « pièce sur pièce » où plusieurs poutres sont imbriquées les unes sur les autres. À l'extérieur du fort se trouvent d'autres bâtiments – des abris pour des canots, des latrines, des logements supplémentaires, des jardins, etc. ainsi qu'un cimetière. Nous savons qu'au moins trois bateaux se sont servis du petit port qui existait près des palissades. Sur le plan que nous en avons, le fort est adjacent au lac Ontario, alors qu'aujourd'hui, l'emplacement est situé à environ 100 mètres des berges actuelles.

Il n'y a aucun doute que l'emplacement du fort Rouillé est très stratégique du point de vue commercial, car les bénéfices de la traite sont importants. Mais la structure ne peut pas soutenir un siège militaire. En juillet 1759, durant la Guerre de Sept Ans, on craint que le fort Rouillé ne soit victime d'une attaque brutale des Britanniques. La France ordonne alors que les bâtiments soient incendiés et que la garnison se replie vers Montréal. Par la suite, les vestiges du fort demeurent intacts pendant de nombreuses années jusqu'à ce que, en 1879, le sol soit nivelé et engazonné afin de construire la Canadian National Exhibition. La cabane Scadding, la plus ancienne habitation torontoise encore debout, est relocalisée à proximité de son emplacement.



Caption: La cabane Scadding, la plus ancienne habitation torontoise encore debout.

Photos : © David Wallace

En 1979 et 80, des archéologues entreprennent des fouilles et redécouvrent le tracé du fort Rouillé ainsi que quelques artefacts. On peut y voir aujourd'hui sur le gazon une empreinte en béton de sa superficie, mais elle est bien plus petite qu'en réalité. Un obélisque s'y trouve également, entouré de deux canons et d'un mortier datant des années 1850. Ironie du sort, ils appartenaient aux Britanniques.

L'année 1759 marque donc la fin de la présence des soldats du roi de France à Toronto et en Ontario, mais pas celle des commerçants, artisans et autres colons francophones, qui poursuivent leurs activités longtemps après l'arrivée des Britanniques et des Loyalistes américains.

Plusieurs années après 1759, en 1816, alors que la France a abandonné sa colonie, le site du fort Douville est octroyé par le lieutenant-gouverneur Simcoe au francophone Jacques Baby, un riche traiteur de fourrures originaire de Détroit et membre du « Family Compact » à Toronto. C'est pour cela que le quartier se nomme aujourd'hui Baby Point (à l'intersection des rues Jane et Annette).

Le deuxième fort est également « recyclé ». Jean-Baptiste Rousseaux, traiteur de fourrures, construit son habitation sur le site du fort de Portneuf. C'est lui qui accueillera le lieutenant-gouverneur Simcoe à son débarquement à Toronto en 1793.



Photo : © David Wallace



Photo : © David Wallace

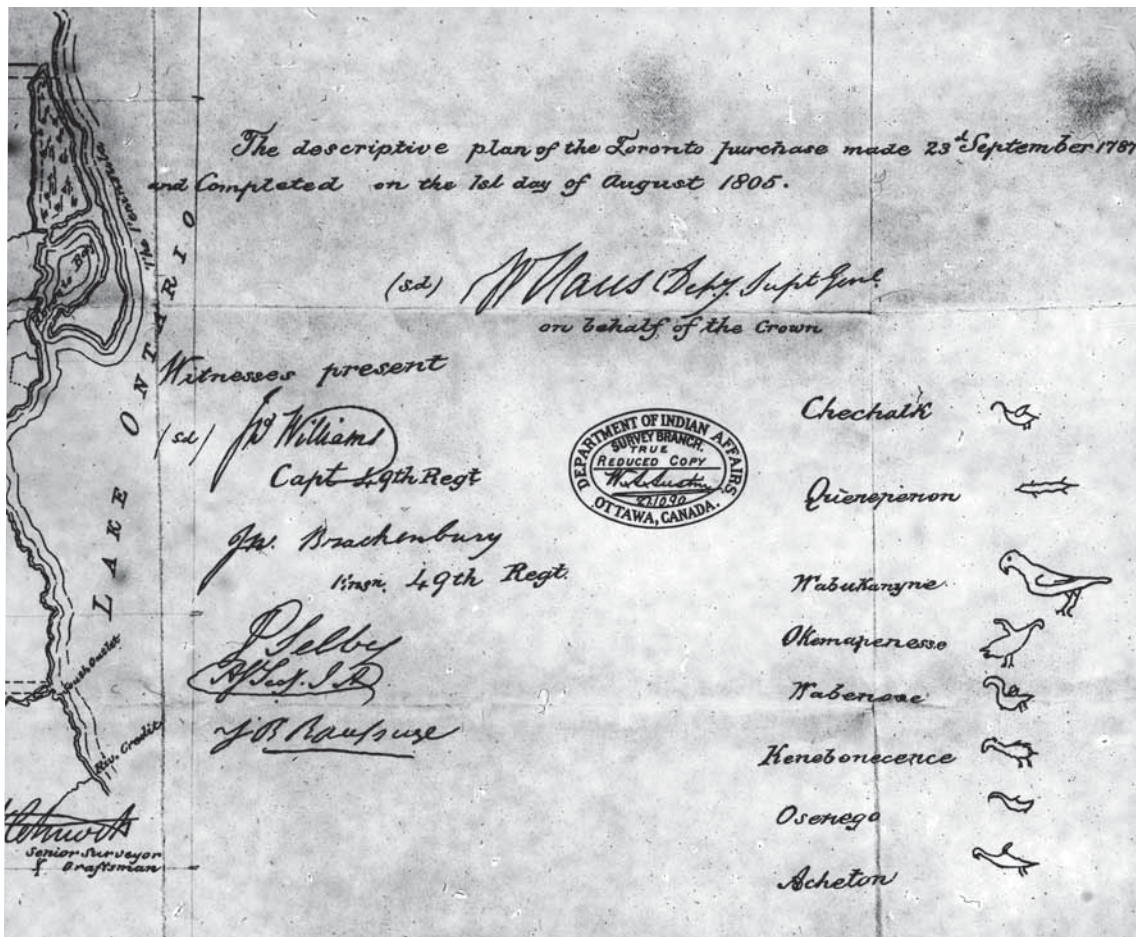
CE CAIRN  
MARQUE LE SITE EXACT  
DE FORT ROUILLÉ  
AUSSI CONNU SOUS LE NOM DE  
FORT TORONTO  
UN POSTE DE TRAITE ENTOURÉ D'UNE PALISSADE  
ETABLI EN 1749  
PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DE LOUIS XV  
EN ACCORD AVEC LES RECOMMANDATIONS  
DU COMTE DE LA GALISSONNIÈRE  
ADMINISTRATEUR DE LA NOUVELLE FRANCE DE 1747 À 1749  
ÉRIGÉ PAR LA CORPORATION DE LA VILLE DE TORONTO EN 1878

# 5 Jean-Baptiste Rousseaux : l'homme de la transition



Le premier achat de Toronto 1787. Le marchand de fourrures John Long est l'interprète.  
J. D. Kelly – Confederation Life Collection

Vingt ans environ avant la création du Haut-Canada (1791), la famille Rousseau, de Montréal, inaugurerait son activité commerciale dans la région de Toronto. Ainsi, à l'automne de 1770, Jean-Bonaventure, interprète au service du département des Affaires indiennes, reçoit un permis l'autorisant à faire la traite sur les rives de la rivière Toronto (Humber) avec les Autochtones de l'endroit. Il transmet sa facilité pour les langues à son fils, Jean-Baptiste, né le 4 juillet 1758 au Sault-au-Récollet (Montréal-Nord). Jean-Baptiste Rousseau reprend le métier de son père quand lui aussi entre au service du département des Affaires indiennes en 1775, à la veille de la Révolution américaine. Il se nomme maintenant John Baptist Rousseaux.



Signatures sur le deuxième achat de Toronto, 1805.  
En bas, à gauche: signature de Jean-Baptiste Rousseaux.  
Archives de la Ville de Toronto

En 1780, Rousseaux épouse Marie Martineau à Montréal et le couple s'installe à Cataraqui (Kingston) en 1783. Pendant plusieurs années, Rousseaux passe l'hiver à Cataraqui mais fait la traite dans la baie de Quinte (comté de Prince Edward) et à l'embouchure de la rivière Humber pendant l'été, tout en continuant son travail d'interprète. Probablement à cause de cette vie irrégulière, son mariage se termine en 1786, pour cause d'infidélité de Marie. Un an plus tard, Rousseaux prend une deuxième épouse, Margaret Clyne, une femme blanche faite prisonnière par les Iroquois dans

l'Etat de New York et adoptée par le chef Joseph Brant. Le chef mohawk, qui se battit auprès des Britanniques pendant la guerre d'Indépendance américaine, est alors réfugié au Canada. Le mariage de Jean-Baptiste Rousseaux et de Margaret Clyne sera célébré trois fois : la première fois à Kingston « à la façon du pays », la deuxième fois devant un pasteur de l'Eglise d'Angleterre à la maison de Joseph Brant sur la rivière Grand et la troisième fois à l'église protestante de Niagara en 1807. Six enfants naissent de cette union.



Joseph Brant – Thayendanegea  
Archives publiques de l'Ontario S 2076 10013621

C'est aussi à partir de cette époque que Rousseaux commence à entrer en relation d'affaires avec Joseph Brant et les Iroquois des Six-Nations. Ceux-ci sont installés depuis 1784 sur le site de ce qui deviendra Brantford, en Ontario. Joseph Brant respectera toujours le jugement et la capacité de Rousseaux. Celui-ci construit un moulin à blé dans le voisinage, près d'Ancaster, mais il continue à vivre sur les rives de la rivière Humber, où sa femme l'a rejoint. Il y a construit une demeure permanente, qui sert aussi de magasin de traite. C'est là que naît une de ses filles, Marie-Reinette Rousseaux.

Jusqu'en 1795, Rousseaux continue donc ses activités de traite dans la baie de Quinte et la région de Toronto. On le surnomme St. John, nom que l'on donne aussi quelquefois à la rivière Humber au bord de laquelle il réside. (On l'appelle aussi Saint-Jean.) Les historiens pensent que sa demeure, construite sur l'emplacement du deuxième fort français,

le fort de Portneuf, a profité des matériaux accumulés lors de la construction et de la démolition du fort. Les restes de cette habitation se trouvent aujourd'hui enfouis sous des remblais au bord de la rivière Humber, près de l'emplacement actuel d'une station d'essence à l'angle des rues Kingsway Sud et Queensway Ouest. Tout près, une plaque historique est dédiée à Jean-Baptiste Rousseaux.

En juillet 1793, c'est Jean-Baptiste Rousseaux qui accueille le lieutenant-gouverneur John Graves Simcoe lors de son débarquement dans la baie de Toronto. Dans son journal, Madame Simcoe écrit : « St. John Rousseaux, un traiteur indien qui habite tout près, est venu en bateau pour nous piloter. » Simcoe l'engage immédiatement comme guide et interprète personnel et fait ses premières expéditions de reconnaissance des environs en sa compagnie.

Jean-Baptiste Rousseaux participe ainsi à la naissance de York, la nouvelle capitale (qui ne redeviendra Toronto qu'en 1834). Il continue ses anciens métiers, tout en ouvrant un magasin général. Le lieutenant-gouverneur l'apprécie comme interprète auprès des Autochtones, « le seul qui possédât une grande influence sur l'une ou l'autre de ces nations ». Cependant il arrive que Jean-Baptiste refuse d'aider Simcoe « sous le prétexte de l'impossibilité de laisser son entreprise commerciale pendant une si longue saison. » Il sert toutefois d'interprète lors d'un conseil réuni à la rivière Humber, le 26 août 1793. Il est aussi présent en 1805, lors de la reprise des négociations en vue de l'achat du territoire de Toronto aux Mississaugas. Signée en 1787, cette transaction dut être révisée en 1805 et, encore aujourd'hui, son contenu est contesté par les Premières Nations.



Photo : © David Wallace

En 1795, en partie parce qu'on lui a refusé des terres supplémentaires, Rousseau et sa famille quittent la région de Toronto. Ils s'établissent à Ancaster près de Hamilton et Brantford, où Rousseau gère son moulin, ouvre une scierie, une auberge, une forge et un magasin général. Il devient ainsi l'un des individus les plus importants dans le commerce de la région. Au cours des années qui suivent, Rousseau renforce les rapports qu'il entretient avec les Six-Nations et accumule les propriétés foncières. Il possédait par exemple la majorité de ce qui constitue aujourd'hui le centre-ville de Hamilton.

Jean-Baptiste Rousseau fait ainsi le pont entre deux régimes : le français, orienté vers la traite, et le britannique, engagé dans la colonisation.

Le gouvernement britannique apprécie toujours ses

services d'interprète, mais pense quelquefois qu'il prend trop parti pour les Autochtones, par exemple lorsque les administrateurs veulent diminuer l'influence de Joseph Brant. Mais Rousseau est devenu un homme si important qu'après quelques années on le nomme percepteur des taxes pour le canton d'Ancaster. Jean-Baptiste Rousseau a passé de la religion catholique au protestantisme et devient même franc-maçon. Il ouvre aussi la première école de la région. Sa femme Margaret exerce une grande influence dans sa communauté et n'hésite pas à parcourir la distance entre Ancaster et Kingston, seule ou avec un serviteur, dans un canot d'écorce, afin de rendre visite à sa parenté.

Au commencement du 19<sup>e</sup> siècle, Rousseau se joint à l'armée britannique. En 1811 il est promu lieutenant-colonel au 2<sup>e</sup> régiment de la milice d'York. Puis il est nommé capitaine aux Affaires indiennes, exhortant les Autochtones à la neutralité dans le conflit qui s'annonce entre le Canada et les Etats-Unis. Mais la guerre se déclenche en 1812 et, après avoir participé à la bataille de Queenston Heights, le 13 octobre 1812, Jean-Baptiste Rousseau meurt de pleurésie. Il est enseveli avec tous les honneurs militaires dans le cimetière de l'église St. Mark, à Niagara-on-the-Lake. Cette église existe encore aujourd'hui.



Aujourd'hui on apprécie le rôle fondamental que Jean-Baptiste Rousseau a joué dans l'établissement des rapports entre les Six-Nations et les Européens et lors de la fondation de Toronto et d'Ancaster. À Ancaster une école et une rue portent son nom.

Cette plaque marque l'emplacement de la maison de Jean-Baptiste Rousseau sur les bords de la rivière Humber, près de son embouchure.

Photo : © David Wallace

# 6 Toronto : l'histoire de ses débuts



Plan de l'achat de Toronto  
Archives de la Ville de Toronto

L'origine du mot Toronto est obscure, mais la tradition veut qu'il signifie « lieu de rencontre ». C'est aujourd'hui la plus grande ville au Canada, une agglomération en constante évolution, la ville la plus multiculturelle au monde.



John Graves Simcoe  
George Theodore Berthon, 1881 – Collection d'œuvres d'art du  
gouvernement de l'Ontario 694156

**A**vant que les Européens arrivent sur le site de Toronto, son territoire est occupé et parcouru par des peuples autochtones depuis au moins 10 000 ans. Ils connaissent bien la piste de portage qui part de la baie Georgienne et du lac Simcoe pour longer la rivière Humber jusqu'au lac Ontario. Depuis les années 1500, ce sont les Hurons – de la famille iroquoienne – qui occupent les vastes forêts situées sur ces territoires, pratiquant l'agriculture, la chasse et la pêche. À partir de 1610, le premier explorateur européen de la région, Étienne Brûlé, y fait plusieurs séjours, pendant lesquels il explore toute la région des Grands Lacs.

L'arrivée des Européens provoque d'immenses bouleversements. La présence des Français aux côtés des Hurons (Wendats) déclenche une escalade dans leurs guerres contre les Iroquois établis au sud du lac Ontario, guerres qui se terminent par l'anéantissement presque total des Hurons en 1649. Entre-temps, entre 1634

et 1640, on estime que la moitié de la population autochtone de la région des Grands Lacs est éliminée par les maladies amenées par les nouveaux arrivants.

La victoire des Iroquois sur les Hurons leur permet de s'établir au nord du lac Ontario. Ce sont les Sénécas qui bâtissent deux villages entourés de cultures sur le territoire de Toronto : Ganatsekwyagon près de l'embouchure de la rivière Rouge et Teiaiaagon sur un promontoire dominant la rivière Humber. Plusieurs missionnaires et explorateurs y passent dans les années 1670 à 1680, dont le père récollet Louis Hennepin et l'explorateur René-Robert Cavalier de La Salle.

Nous ne savons pas exactement pourquoi, mais les Sénécas se sont repliés dans l'Etat de New York vers 1687. Et, vers la fin du 17<sup>e</sup> siècle, des Mississaugas, de la famille algonquienne des Ojibwés, les remplacent sur le site de Toronto. Au contraire des Sénécas, ils ne cultivent que très peu la terre. Ils se déplacent constamment sur leur territoire, utilisant ses ressources selon les saisons, comme la pêche au saumon le printemps et l'été dans les rivières Rouge et Humber.

Toronto fait partie de la Nouvelle-France jusqu'à la Paix de Paris de 1763. Les Français venant de Québec y établissent successivement trois forts/magasins généraux : le fort Douville en 1720 sur un promontoire de la rivière Humber, le fort de Portneuf en 1749, plus au sud, à l'embouchure de la rivière, et le fort Rouillé en 1750-51, plus à l'est, sur les rives du lac Ontario. Ceci dans le but d'empêcher les Autochtones d'aller proposer leurs fourrures aux Anglais plus au sud. Mais en 1759, les armées françaises en retraite vers Québec incendient le fort avant de quitter les lieux. L'endroit où s'élevait le fort Rouillé est encore visible aujourd'hui sur le site de l'Exposition Nationale Canadienne. On peut y voir un obélisque ainsi qu'un tracé en ciment des contours du fort, en dimensions réduites.



Plan du Canton de York 1793 – 2388 D8

Reproduced by la Société d'Histoire de Toronto under licence with the Ontario Ministry of Natural Resources © Queen's Printer for Ontario, 2009. With the collaboration of Ken Carter.

De 1759 à 1793, les Mississaugas continuent à chasser, pêcher et récolter les diverses ressources du territoire de Toronto. De temps à autre, des traiteurs de fourrures viennent y séjourner. L'un d'entre eux, Jean-Baptiste Rousseaux, décide d'y construire une habitation et un poste de traite dans les années 1780. C'est lui qui accueille John Graves Simcoe en 1793 et qui le transporte du bateau à la rive. La province s'ouvre à la colonisation, surtout par des Loyalistes du Sud qui rejettent l'indépendance américaine.

En 1793, John Graves Simcoe, nouveau lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, transfère la capitale provinciale de Niagara-on-the-Lake vers Toronto, qu'il renomme York. En 1787 et 1805, le territoire est acheté aux diverses tribus autochtones de la place. Ce « Toronto Purchase » est encore contesté juridiquement aujourd'hui. Simcoe dessine une ville coloniale britannique classique, avec des noms de rues comme King, Queen, George et Duke. Il trace la rue Danforth vers l'est et la rue Dundas vers l'ouest. Il fait également ouvrir un sentier vers le nord, qu'il nomme Yonge Street. C'est aujourd'hui la plus longue rue du monde -1800 km - allant de Toronto à Rainy River à la frontière du Manitoba.

La boue qui recouvre souvent les rues de York lui vaut le surnom de « Muddy York ». Une garnison y séjourne, au Fort York nouvellement construit par le lieutenant-colonel. Avec les alliés autochtones, elle doit protéger la ville des attaques américaines. Cependant York est mise à sac en 1813 et plusieurs bâtiments sont brûlés. On dit que les Anglais vengent cet affront en allant incendier Washington en 1814. La Maison Blanche s'appellerait ainsi parce qu'on l'a repeinte en blanc pour cacher les marques de l'incendie ! Après la guerre, la contribution des Autochtones n'est plus nécessaire et ils sont progressivement éloignés de la ville.



William Lyon Mackenzie  
Archives publiques de l'Ontario

Depuis les débuts, le gouvernement du Haut-Canada et de la ville de York – ainsi que ses bons salaires administratifs – sont entre les mains du « Family Compact », un groupe de familles loyalistes et conservatrices, les Jarvis, Powell, Strachan, Baby, etc. En 1824, William Lyon Mackenzie commence à publier *The Colonial Advocate*, qui proteste contre les abus de cette oligarchie et qui demande que la population soit représentée au gouvernement. Cela finit par déboucher sur les Rébellions de 1837, qui ont lieu en même temps qu'au Bas-Canada et qui, malgré la défaite des rebelles, entraînent des réformes.

La ville de York grandit et prospère. Elle se dote de sa première prison en 1799, de son premier journal : *The Upper Canada Gazette*, en 1798, de sa première église anglicane : St. James, en 1806 et de sa première église catholique : Saint-Paul, en 1824. Le premier service de diligence dessert la rue Yonge en 1828. Lorsque les immigrants allemands, anglais, écossais et irlandais – protestants et catholiques – arrivent en grands nombres, la population atteint 10 000 habitants.

C'est en 1834 que York reçoit son statut municipal ainsi que son nom définitif : Toronto. Son premier maire n'est nul autre que William Lyon Mackenzie ! La première année de la ville est marquée par une terrible catastrophe : le choléra envahit les rues polluées et fait 500 victimes. L'élection de janvier 1835 met fin au règne de Mackenzie et Toronto « le lieu de rencontre » continue sa trajectoire de ville où il s'agit, alors comme aujourd'hui, d'apprivoiser le changement et la diversité sous toutes ses formes. Aujourd'hui encore on n'oublie pas les noms des francophones qui ont contribué à la prospérité de la ville naissante : Étienne Brûlé, Laurent Quetton Saint George, Jacques Baby et bien d'autres encore.

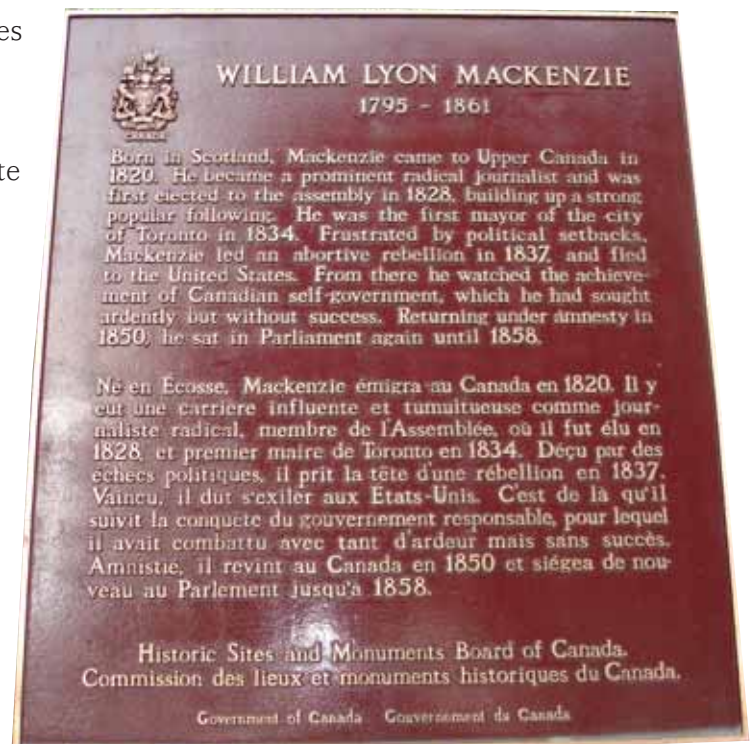


Photo : © David Wallace

# 7 Laurent Quetton Saint George : l'émigré qui a réussi



Laurent Quetton Saint George  
Bibliothèque publique de Toronto (BRT): B 3-46C

**L**aurent Quetton Saint George représente un bel exemple du triomphe de l'âme humaine sur les nombreux défis que le destin peut nous réserver. Il sut survivre à tout : l'exil causé par la Révolution Française en 1791, les aléas de la guerre contre-révolutionnaire, un débarquement désastreux en Bretagne, une misérable vie d'émigré en Angleterre, un passage en mauvaise saison vers le Canada, une dure vie de pionnier dans une colonie éloignée de tout, les aléas d'un commerce où chaque opération était risquée, l'invasion de Toronto par les Américains en 1812 et bien d'autres difficultés. À de tels obstacles, Quetton Saint George opposa un optimisme souvent héroïque et un gros sens pratique : dans une province encore en devenir, il sut bâtir un empire commercial de dimensions respectables. Avant son retour en France en 1815, il comptait parmi les marchands les plus influents du Haut-Canada.



La demeure bâtie par Quetton Saint George au coin des rues King et Frederick en 1807; photo de 1885.  
Bibliothèque publique de Toronto (BRT): B 11-11A

Né Laurent Quet en 1771 en France dans une famille de laboureurs royalistes et catholiques, le jeune homme commence son apprentissage en 1789 auprès de son frère qui tient boutique à Montpellier. La Révolution Française commence et la famille Quet est victime des dénonciations de citoyens qui n'apprécient pas leurs connections avec des clients aristocrates. Après l'emprisonnement de son père et de son frère, Laurent Quet fuit la France vers la frontière allemande avec son autre frère Étienne. Tous deux s'engagent dans la Légion de Mirabeau qui se bat contre les troupes révolutionnaires françaises. Après la mort d'Étienne en 1793, le jeune homme fait campagne en Hollande, puis est volontaire lors d'un débarquement mal organisé en Bretagne en 1795. Il réussit à s'échapper et va se réfugier en Angleterre où il continue sa carrière militaire au sein des troupes royalistes émigrées. Il se donne alors une nouvelle identité : comme il est arrivé à Londres le jour de la Saint Georges (Saint

George en anglais), il sera désormais Laurent Quetton Saint George, un noble français ruiné par la Révolution.

Mais l'Angleterre ne sait que faire de tous ces réfugiés. On se propose d'en envoyer un groupe au Québec, qui est une colonie britannique depuis 1763. Cependant le gouverneur canadien refuse d'installer des militaires français dans une province déjà francophone et catholique. On décide alors de les isoler au nord de York (Toronto aujourd'hui), dans la nouvelle province du Haut-Canada, où on espère qu'ils protégeront la ville contre les incursions des Autochtones des environs. On leur octroie des terres, des outils et des provisions. Péniblement la colonie de Windham (Aurora aujourd'hui) est fondée. Perdus dans une région sauvage et inconnue, sans véritables moyens de communication, sans connaissances agricoles, nos officiers perdent vite espoir et retournent les uns après les autres vers la civilisation.

Un seul réussit : le jeune Saint George. N'étant pas né noble ni militaire, celui-ci fait appel à ses anciennes habiletés commerciales et commence à faire de la traite et du troc avec les Ojibwés et Mississaugas des alentours. Il établit des comptoirs en plusieurs endroits, particulièrement autour du lac Simcoe. Ces débuts dans la traite des fourrures permettent à Saint George de nouer des alliances avec tous les grands marchands de l'époque, à New York, Londres et Montréal. Il réalise assez de profits pour penser à ouvrir des magasins généraux où, comme c'est l'usage, on achète les produits locaux (fourrures, farine, potasse, etc.) et on vend tout ce dont les pionniers peuvent avoir besoin. Progressivement, la traite prend moins d'importance au profit des produits que veulent vendre et acheter les nouveaux colons qui affluent.

En 1802, Saint George ouvre ainsi un premier magasin à Niagara-on-the-Lake avec l'aide de quelques amis émigrés. Le magasin a énormément de succès et Saint George devient l'unique propriétaire de la *Quetton St. George and Company*, qui ouvre tout de suite un autre magasin à York. En 1808 il a déjà ouvert quatre magasins en Ontario. Il construit alors la première maison de briques sur la rue Frederick à Toronto. Il devient l'un des gros fournisseurs de l'armée britannique, qui a plusieurs postes au Haut-Canada.

Ce n'est pas une mince affaire que de bâtir une entreprise en cette période où, une année à l'avance, il faut commander ses marchandises à Montréal, Londres ou New York sans connaître le prix des articles commandés et sans savoir combien vaudront les fourrures et autres exportations canadiennes qu'on proposera en échange. C'est une période où Napoléon met l'Europe à feu et à sang et où la menace de

guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis est constante. Quetton Saint George a acquis la confiance de ses fournisseurs et jouit d'un vaste crédit, ce qui lui permet d'attendre livraisons et paiements. Loyaliste en France, il l'est aussi au Haut-Canada. Il aime à répéter : « La Révolution m'a privé de ma patrie, je vais donc accorder ma dévotion à mon pays d'adoption. »

Cependant, parce qu'il est Français, et commerçant, à cause de son accent et peut-être parce qu'on doute de ses soi-disant nobles origines, Quetton Saint George n'a jamais été vraiment accepté par la prétentieuse élite de York : les Jarvis, les Russell, les Powell et autres membres du « Family Compact ». Peut-être aussi parce que certains d'entre eux lui doivent de l'argent, qu'ils ne peuvent rembourser... Quetton Saint George trouve un meilleur accueil auprès des officiers de la garnison militaire ainsi que chez les membres de la famille Baldwin, qui s'occupent fort honnêtement de ses intérêts.

Heureux en affaires, Quetton Saint George ne semble pas avoir été heureux en amour. En 1807, il fait la cour à la jeune Anne Powell et est promptement éconduit par sa mère. Il semble qu'il ait été fiancé pendant quelque temps à une demoiselle Baby, de la puissante famille marchande de Détroit, Toronto et Québec. Mais la relation n'aboutit pas non plus. Alors, en 1815, alors que Napoléon est vaincu à Waterloo, il retourne en France, près de Montpellier. Il y achète le domaine et le château de l'Engarran et épouse Adèle de Barbeyrac de Saint-Maurice, une aristocrate dont le mari a été guillotiné pendant la Révolution. En 1820 ils ont un fils, Henry.



Le château de l'Engarran, près de Montpellier, où Quetton Saint-Georges est enterré.  
Le château est entouré de beaux vignobles.  
© Château de l'Engarran

Les propriétaires actuels du château n'ont pas oublié Quetton Saint-George. Son nom figure sur leurs meilleures bouteilles.  
© Château de l'Engarran

Mais Quetton Saint George décède de maladie le 8 juin 1821 déjà, au cours d'un voyage à Paris. Dans son testament, il lègue une belle somme à une fille illégitime canadienne qu'il a eue en 1804 lors d'une liaison avec Marguerite Vallières, qui accompagna les émigrés à Windham. Il ne reconnaît cependant pas le fils qu'il a eu de la même Marguerite. C'est son fils légitime, Henry, qui hérite de tout : une fortune et 26 000 acres de terres. Henry retourne au Canada en 1847 pour y commencer sa propre aventure. Il mourra sans laisser d'héritier.

La carrière de Saint George est unique. Il représente l'image parfaite du « self-made-man », qui s'adapte à toutes les circonstances, et dont le courage ne se dément jamais. La rue St. George à Toronto a été nommée en son honneur. Et au château de l'Engarran on peut voir encore aujourd'hui une paire de patins qu'il chaussait lors de randonnées hivernales sur le lac Ontario.

# 8 Jacques Baby : un francophone au « Family Compact »



La première Assemblée législative du Haut-Canada. Jacques Baby est représenté en bleu à droite entre le soldat et John Graves Simcoe.  
F. S. Challener, 1955 – Collection d'œuvres d'art du gouvernement de l'Ontario 619857

Député, fonctionnaire, juge, lieutenant-colonel, officier de milice et propriétaire foncier, Jacques Baby (ou James Baby) était le fonctionnaire, négociant et homme politique par excellence à l'époque de la fondation de Toronto. Entre 1792 et 1830 on lui a accordé plus de 115 postes ou commissions d'importance dans le gouvernement et l'administration. Jacques Baby a servi comme un des représentants français les plus importants dans le régime anglais du Haut-Canada.



L'Honorable Jacques Baby  
Le Sénat du Canada et Archives Nationales du Canada

Jacques Baby naît à Montréal en 1763, l'année où les Français abandonnent la Nouvelle-France. Il appartient à une puissante famille de trafiquants de fourrures, négociants et hommes d'affaires – les Baby de Ranville – dont la base commerciale est aussi bien Détroit que Montréal. Lors de la Paix de Paris de 1763, les Baby décident de demeurer au Canada et font serment d'allégeance à la Couronne d'Angleterre. Le jeune Jacques fait ses études au Séminaire de Québec sous la tutelle de son oncle, où il étudie aussi l'escrime et la danse. Ses études terminées, il fait un séjour à Londres où il épouse une comédienne. Malheureusement, son père n'apprécie pas cette alliance et met fin au mariage en payant une pension à la jeune épouse. De retour d'Angleterre, Jacques Baby se lance dans le commerce des pelleteries dans la région de Détroit et y acquiert une belle fortune ainsi qu'une certaine influence auprès des Autochtones. En 1792, le lieutenant-gouverneur John Graves Simcoe le nomme aux Conseils exécutif et législatif du Haut-Canada.

À partir de sa première nomination, la carrière politique de Jacques Baby monte en flèche. En 1793, il accepte le poste de juge de la Cour du district de Western et en 1794 il organise la milice locale. La même année, le traité de Jay établit que la ville de Détroit, française à l'origine, est désormais située en territoire américain. Tous les Baby quittent Détroit et s'établissent à Sandwich (Windsor), du côté canadien de la rivière Saint-Clair.

Grand amateur de propriétés foncières, Jacques Baby acquiert – ou reçoit – un grand nombre de terrains à Sandwich, Niagara-on-the-Lake, York et ailleurs en Ontario. En tout, il possèdera presque 12 000 acres de terre.



**E**n 1802, Baby épouse Elizabeth Abbott avec laquelle il a cinq fils et une fille. Pendant la guerre de 1812, sa maison et ses possessions sont pillées, il doit fuir Sandwich avec sa famille. En 1813 il est fait prisonnier lors de la bataille de Moraviantown. Néanmoins, c'est la mort de sa femme, lors d'une épidémie la même année, qui représente pour lui la plus grande tragédie. Il décide de s'établir à York en 1815, où il est nommé inspecteur général des comptes publics, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort.

C'est en 1816 que Jacques Baby achète un vaste terrain sur un promontoire surplombant la rivière Humber, à l'est de son embouchure, et y construit une maison de campagne. Ce domaine est à la fois le site de l'ancien village sénéca de Teiaiaagon et du premier fort français de Toronto, le fort Douville, construit en 1720 et occupé pendant 10 ans. Jouissant d'une belle vue sur la rivière encore pleine de saumon et entourée de vergers de pommiers, la nouvelle maison est un

véritable paradis. Aujourd'hui encore, cette péninsule s'appelle Baby Point (à l'intersection des rues Jane et Annette). Des générations de la famille Baby y résident jusqu'en 1910, date à laquelle le terrain est vendu au gouvernement à des fins militaires. Le projet n'aboutit pas et, en 1912, le développeur Roger Home Smith y construit un village exclusif nommé Baby Point, quartier dont les belles demeures font face à celles du Kingsway de l'autre côté de la rivière.

La carrière illustre de Jacques Baby continue paisiblement ; il fait partie d'un groupe qui forme l'élite socio-politique du Haut-Canada, le « Family Compact ». Avec eux, il travaille à étouffer dans l'œuf toute tentative qui mettrait leurs privilèges en danger. Un de ses fils participe d'ailleurs à une expédition contre leur plus acharné adversaire, William Lyon Mackenzie, éditeur du *Colonial Advocate*. Les jeunes fils de bonne famille démontent sa presse et jettent les caractères d'imprimerie dans le lac.

Les adversaires de Jacques Baby l'accusent d'être peu intelligent et surtout lent, un fait que sa famille a excusé ainsi : c'est parce qu'il est bilingue ! Mais il semble que l'on apprécie son sérieux ; il sait mener à bien des missions délicates. Ainsi Baby est l'un des commissaires responsables des propriétés confisquées à ceux qui ont trahi leur pays pendant la guerre de 1812, et chargé de disposer de leurs biens. Au début de 1823, il est nommé arbitre dans une querelle qui oppose sa province au Bas-Canada au sujet du partage des revenus douaniers. Dans une lettre à un ami, il révèle sa fierté : « Je suis devenu un homme important, rien de moins que l'arbitre du Haut-Canada. Que penses-tu de ça ? Un Canadien du Haut-Canada choisi pour régler les différends avec le Bas-Canada ! » L'arbitrage est couronné de succès.

Jacques Baby meurt en 1833 après avoir été pendant plus de quarante ans au service du gouvernement de l'Ontario et de la ville de York. Il incarnait l'image parfaite du gentilhomme de l'époque – rasé de frais, beau, grand et bien proportionné. Catholique fervent, il avait financé la construction de la basilique Saint-Paul, la première église catholique à Toronto et était consulté dans les décisions prises par les autorités ecclésiastiques. Presque tous les résidents de la ville de York assistèrent à ses funérailles.

Mis à part le nom de Baby Point (que les résidents de l'endroit prononcent correctement à la française, et épellent parfois Bâby Point), il ne reste plus grand souvenir du passage de Jacques Baby à Toronto. Par contre, on peut encore admirer, à Sandwich, sur la rive de la rivière Détroit, la maison Duff-Bâby, qui porte le nom de ses premiers propriétaires, deux Loyalistes : Alexander Duff et Jacques Baby.

C'est en 1798, qu'Alexander Duff, l'un des fondateurs de Sandwich, fit construire cette vaste habitation, d'où il exploita son commerce de fourrures pendant neuf ans. Jacques Baby racheta la maison en 1807. Lors de la guerre de 1812, Baby y a invité à dîner le grand chef shawnee Tecumseh. La maison survécut aux attaques, à l'occupation et au pillage des troupes américaines durant les hostilités. La décoration intérieure néo-classique que l'on voit aujourd'hui date de la restauration d'après la guerre de 1812.

# 9 Peter Jones – Kahkewaquonaby : l'homme qui a sauvé les Mississaugas de Toronto



Peter Jones-Kahkewaquonaby  
Victoria University Library

Avant l'arrivée des Européens, les Autochtones de l'Ontario mènent une existence en harmonie avec leurs coutumes ancestrales. Ils appartiennent à deux familles linguistiques, les Iroquoïens et les Algonquiens. De la famille iroquoïenne, après les Hurons, ce sont les Sénécas qui occupent le territoire de Toronto, pour laisser ensuite la place aux Mississaugas, des Ojibwés de la famille algonquienne.



Eliza Field-Jones  
Victoria University Library

**E**n l'espace de quelques décennies, l'arrivée des Européens détruit le mode de vie des Mississaugas. L'exposition aux maladies importées – la grippe, la variole, la scarlatine et la tuberculose – décime les populations. L'engouement pour les fourrures canadiennes contribue à la déstabilisation des échanges commerciaux. Et avec les armes à feu les conflits autochtones deviennent plus sanglants.

Au nord du lac Ontario, le facteur principal de désintégration des populations locales autour des années 1800 est l'arrivée des Loyalistes. Le gouvernement britannique ayant acheté le territoire, les nouveaux colons ne comprennent pas que les Autochtones croient encore avoir le droit de parcourir leurs terres ancestrales de cueillette, de chasse et de pêche. Décimés par les maladies et souvent ravagés par l'alcoolisme, les diverses tribus locales se désagrègent. Dans les familles, les jeunes se mettent à douter de la force de leurs chefs et de la validité de leur identité.

C'est dans cette atmosphère que Peter Jones-Kahkewaquonaby naît en 1802, à Burlington Heights. Son père est Augustus Jones, un arpenteur loyaliste qui travaille pour le gouvernement britannique, et sa mère appartient à la nation des Mississaugas établie dans les environs. Comme beaucoup d'Européens qui vivent loin des centres urbains, Jones est bigame. Il vit avec sa femme mississauga lorsqu'il voyage et avec sa femme mohawk lorsqu'il réside à Stoney Creek. Sous la pression des missionnaires, Jones abandonne sa femme mississauga ; le jeune Peter demeure avec sa mère et partage son mode de vie traditionnel. Puis vers 1816, alors que les Autochtones sont dans la misère après la guerre de 1812, Augustus Jones l'invite à vivre chez lui, dans sa famille mohawk. Peter y fait connaissance avec la langue et le mode de vie à l'anglaise.

Pendant son adolescence Peter Jones ne s'intéresse pas à la religion chrétienne. Il ne veut pas de cette religion qui permet aux colons « de boire, se battre et se quereller tout en trompant les pauvres Indiens comme s'il n'y avait pas de Dieu ». À la demande de son père, il accepte le baptême, mais c'est surtout parce qu'il espère obtenir les mêmes privilèges que les Blancs. Ce n'est qu'en 1823, quand par curiosité il assiste à une assemblée de l'Eglise méthodiste à Ancaster, qu'il se convertit véritablement et décide tout de suite après de devenir missionnaire.



La Mission de la rivière Credit pendant l'hiver de 1827.  
*The Story of my life*, Egerton Ryerson

Pour les Méthodistes, Peter Jones est un don du ciel : scolarisé, bilingue et biculturel, ce premier converti autochtone est l'instrument idéal de conversion de son peuple. Avec son frère John, Peter Jones s'établit d'abord dans une congrégation à Davisville. En 1824, une chapelle est déjà nécessaire pour contenir la communauté chrétienne florissante. Les prédications de Peter Jones ont tellement de succès qu'en 1825 il a converti la moitié de sa bande et commencé à traduire des ouvrages religieux en ojibwé. La conversion des Autochtones est d'ailleurs une affaire de famille chez les Jones. Pendant que Peter voyage en Ontario, au Canada ou en Angleterre pour prêcher autant que pour récolter des fonds, ses proches le remplacent.

C'est à cette époque que les possibilités de cueillette, de chasse et de pêche des Autochtones disparaissent inexorablement. Les Mississaugas confient alors à Peter Jones la responsabilité de communiquer leurs problèmes à l'administration britannique, qui ne semble ni les écouter ni les comprendre. En 1825, Jones est le premier Autochtone à faire parvenir une lettre de sa main au gouvernement ; il proteste contre le fait que les Indiens n'ont pas reçu toute leur

compensation annuelle due en échange de la vente de leurs terres. C'est le début d'une longue interaction entre cet extraordinaire communicateur et les représentants du gouvernement britannique. Peter Jones est convaincu que la survie et le salut des Autochtones se trouve dans la conversion, la sédentarisation et l'assimilation au mode de vie des Blancs.

C'est à partir de 1826 qu'il s'installe à la Credit Mission, sur l'emplacement de l'actuel Port Credit à l'ouest de Toronto. Peter Jones travaille avec acharnement à développer une communauté viable socialement et économiquement, selon les normes des Blancs. Chaque famille cultive sa terre, fréquente l'église, envoie ses enfants à l'école, acquiert des habiletés dans divers métiers et arts domestiques et ne touche plus à l'alcool. L'expérience est un tel succès qu'il constitue un modèle qu'on vient admirer de loin. En 1833, lors d'un voyage à Londres, Peter Jones épouse Elizabeth Field, une Anglaise aussi riche que pieuse, qui, faisant fi du qu'en-dira-t-on, partagera son existence mouvementée.

**M**algré ce succès, la Credit Mission n'arrive pas à obtenir les titres de propriété sur ses terres. Il faut compter avec l'inertie gouvernementale et l'avidité des colons. Sous prétexte d'éloigner les Autochtones de l'influence de ces colons, le lieutenant-gouverneur Francis Bond Head leur annonce qu'il va les déplacer à l'île Manitoulin. C'est le choc : à cause de la pauvreté du sol de l'île, cela signifie l'anéantissement. En 1837, Peter Jones décide d'aller directement à Londres solliciter les titres de propriété pour la Credit Mission. Il remonte la filière politique jusqu'à la Reine Victoria, qui approuve sa demande.

Cependant, de retour à Toronto, les recommandations sont ignorées ; Peter Jones ne sait plus que faire et connaît une profonde dépression. Heureusement, les Six Nations iroquoises, établies à Brantford, décident de partager leurs terres avec les Mississaugas. C'est encore là que sont établis aujourd'hui leurs descendants, qui se nomment maintenant les Mississaugas of the New Credit First Nation. Pendant de longues décennies, ils devront encore lutter pour conserver leur identité ojibwée auprès d'un gouvernement qui les assimile à leurs voisins iroquois.

Pendant ses nombreux voyages, Peter Jones tenait un journal, disponible aujourd'hui à la bibliothèque de Victoria College à l'Université de Toronto. Ces documents, ainsi que d'autres sermons, livres et publications, nous offrent un point de vue unique sur le mode de vie autochtone ainsi que la moralité chrétienne du 19<sup>e</sup> siècle.

Peter Jones dédie le reste de sa vie à la propagation de la foi méthodiste. Il décède en 1856 à l'âge de 54 ans. Il est certain que ses prédications ont contribué à détruire les traditions et le mode de vie autochtones. Néanmoins, sans ses efforts de chef et de médiateur, il est à peu près certain que les Premières Nations de la région de Toronto auraient disparu sans laisser de traces.

# 10 La rivière Humber : sa faune et sa flore



Photos : © David Wallace



**La rivière Humber** a joué un rôle essentiel dans le développement du territoire de Toronto car, pendant des millénaires, les cours d'eau constituaient un moyen privilégié de transport et de communication. Entourée de forêts, de prairies et de zones humides, la rivière était un lieu de pêche, de chasse et de cueillette par excellence pour les Autochtones. Des générations d'êtres humains ont également apprécié sa beauté toujours changeante. Depuis 1999, elle est classée Rivière du Patrimoine canadien, la seule rivière urbaine au Canada que l'on peut atteindre en empruntant le métro !



Photos : © David Wallace

Créée lors de la dernière période glaciaire, la rivière Humber est l'un des deux grands cours d'eau qui traversent la ville de Toronto, l'autre étant la rivière Don plus à l'est. La Humber recueille les eaux de plus de 750 criques et affluents situés au nord de la ville, sur un territoire en forme d'éventail d'une superficie de 908 km<sup>2</sup>. Une des deux principales sources coule du nord-ouest, sur 100 km environ, depuis l'Escarpement du Niagara ; une autre provient du nord-est, du Lac St. George, dans les moraines d'Oak Ridges près d'Aurora. Ces deux cours d'eau se joignent au nord de la ville et coulent en direction du sud-est vers le lac Ontario. Lorsque la rivière Humber atteint l'agglomération, ses rives se transforment en parcs, sentiers pédestres, réserves de flore et de faune et lieux de sports et de loisirs. Une piste pavée court du lac jusqu'au nord de la ville, longue de 30 km.

Contrairement à la rivière Don, l'industrialisation a épargné la rivière Humber, probablement parce que le terrain y est plat et fortement encaissé. Par contre, cette configuration en a fait un lieu de passage privilégié pour les Autochtones. Au 17<sup>e</sup> siècle, le sentier du Portage de Toronto, sur ses escarpements, a entraîné l'établissement d'une tribu sénéca, la construction de deux forts de traite français puis la présence d'une deuxième nation, les Mississaugas. Lors de l'établissement des colons européens, quelques-uns d'entre eux ont tiré

parti de la force de l'eau et y ont construit des moulins. Puis les terrains autour de la Humber ont été défrichés et employés à l'agriculture ; plusieurs habitations ont été construites.

Tout cela s'est évanoui en 1954 lorsque l'ouragan Hazel a dévasté la région et tué 81 personnes. Cette catastrophe a démontré sans l'ombre d'un doute qu'il fallait respecter et restaurer le bassin hydrographique de la rivière. Aujourd'hui, alors que la rivière Don est obstruée par plusieurs ponts et polluée de divers déchets, il est encore possible de naviguer sur la Humber, d'y pêcher et d'y pratiquer plusieurs sports et loisirs tout en observant les hérons et les aigrettes.



Afin de profiter de la diversité des ressources de la rivière Humber, les Autochtones adaptaient leurs déplacements migratoires à la vie saisonnière de la rivière. À la chasse d'hiver succédait la pêche de printemps et d'été, accompagnée des moissons et des cueillettes de baies et d'herbes médicinales. En été, les eaux de la Humber devenaient un havre pour les poissons. On y trouvait une centaine d'espèces, dont des saumons, des bars, des perches jaunes et des truites.



Photos : © David Wallace



Le siècle dernier a vu le nombre et la diversité de ces poissons décliner d'une manière dramatique. Il y a 150 ans, 75 espèces de poissons étaient répertoriées dans la rivière. Aujourd'hui, il n'en reste que 39 – dont 17 sont des espèces rares qui ne se retrouvent qu'à cet endroit. Et on y a aussi observé récemment des poissons non-indigènes comme la carpe, la lamproie et l'écrevisse rouillée, qui endommagent l'écosystème existant. Cependant tout n'est pas perdu. Lors de son arrivée à Toronto en 1793, Madame Simcoe, l'épouse du premier lieutenant-gouverneur, a assisté à une spectaculaire pêche autochtone aux saumons, pêche effectuée de nuit aux flambeaux. Aujourd'hui encore il est possible de voir des saumons qui, courageusement, remontent la rivière et ses barrages pour aller retrouver leurs lieux de ponte.

Pendant l'hiver, quand la rivière était complètement gelée, les Autochtones remontaient jusque vers Caledon, Richmond Hill et Aurora pour y chasser les cerfs et autres gibiers. Ces animaux bénéficiaient de l'environnement naturel favorable créé par la rivière. Il y a encore une centaine d'années, des cerfs, des castors, des coyotes, des renards et bien d'autres animaux faisaient partie de la faune sauvage de ses rives.

Malheureusement, la chasse commerciale et l'urbanisation ont beaucoup réduit cette réserve naturelle. Il reste quand même plusieurs espèces, qui continuent à prospérer. Ainsi, vers l'embouchure, des centaines d'oiseaux vivent encore dans les marais. Tout le long de la rivière on trouve aussi des hiboux, des oiseaux marins, des tortues, beaucoup de grenouilles et bien sûr des rats-laveurs. Au nord, dans les terrains plus isolés, on trouve encore des cerfs, des renards et du petit gibier. Fait assez incroyable, bien que la rivière Humber soit aujourd'hui presque complètement entourée d'habitations, les animaux continuent à profiter d'un écosystème qui leur est favorable.



Photo : © David Wallace



Photo : © David Wallace



Photos : © David Wallace

La flore de la rivière croît sur deux régions naturelles différentes, allant de la forêt boréale à la forêt carolinienne, et comprend cinq écosystèmes. Le premier recouvre l'Escarpement du Niagara et la moraine d'Oak Ridges, où la forêt renferme une très grande diversité d'arbres et où les terrains rocheux sont interrompus par des étangs et des marais favorables aux plantes aquatiques. On y trouve beaucoup d'érables et de conifères. Le deuxième écosystème est plus pentu et descend vers le sud ; on y retrouve plusieurs vallées où la terre est riche et propice à l'agriculture. Le troisième écosystème recouvre la communauté de Peel. Elle est très vallonnée et la terre y est aussi très riche. Malheureusement, aujourd'hui il ne reste plus beaucoup de terrains naturels à cause de l'expansion des villes de Brampton et Vaughan. Le quatrième écosystème est celui de l'Iroquois Sand Plain, une bande étroite de prairies d'herbes sauvages et de terre sèche. Finalement, sur la rive du lac Ontario se trouve la grande région marécageuse. Malgré le fait que c'est la région la plus urbanisée, cette partie de la rivière nourrit plusieurs espèces rares. Au printemps, on peut encore y observer une grande quantité de trilles (la fleur officielle de l'Ontario).

Pendant des milliers d'années, la rivière Humber a nourri le territoire de Toronto. Aujourd'hui encore, sa faune et sa flore continuent à offrir leur beauté naturelle, des espaces de grand air et de loisirs. Malheureusement, le bassin de la Humber est en crise. Plusieurs espèces sont en péril : le liparis à feuilles de lys, le ginseng, le moucherolle vert, le bruhan de Henslow... Il est urgent de le protéger. La Société d'histoire de Toronto a formulé une proposition visant à aménager un parc historique le long de la rivière. Le **Sentier partagé/The Shared Path** célèbre l'histoire autochtone, francophone et anglophone autant que les richesses naturelles de cette merveilleuse destination touristique.



Photos : © David Wallace



**L**a Société d'histoire de Toronto (SHT), fondée en 1984, est une société à but non lucratif. Sa mission première est d'accroître la connaissance et l'appréciation de l'héritage francophone de Toronto à travers des échanges d'informations historiques, des conférences, des visites guidées et des ateliers.

La Société d'histoire de Toronto est engagée dans la création d'un parc historique le long de la rivière Humber. Ce parc veut connecter physiquement, visuellement et virtuellement les espaces publics situés au sud de la rue Dundas Ouest, jusqu'à l'embouchure de la rivière Humber. Cette nouvelle infrastructure permettra de faire revivre l'histoire des débuts de Toronto tout en ajoutant à la valeur des éléments déjà existants: les parcs, les allées, les sentiers, les plaques historiques, la flore et la faune.

Le parc historique de Toronto: le Sentier partagé – The Shared Path, veut rendre hommage aux Premières Nations qui occupèrent les rives de la Humber et qui traçèrent le sentier du Portage de Toronto. Le parc veut rendre vivante l'histoire des forts français érigés le long du portage ainsi que celle des premiers moulins construits par les colons britanniques. Le parc protégera et mettra en valeur l'héritage naturel et culturel de la rivière Humber pour les générations futures. Il mettra également à disposition un espace plein de découvertes où les écoliers, les citoyens comme les touristes pourront s'informer sur les origines de Toronto.

La rivière Humber est la seule Rivière du Patrimoine canadien accessible par le métro. Une des portes d'entrée du parc historique sera la station de métro Old Mill. Des améliorations au système de signalisation mettront en valeur les pistes cyclables et les sentiers pédestres existants. De nouvelles connexions seront créées entre les parcs et le bord du lac Ontario. Des modules d'interprétation seront installés, utilisant de nouvelles technologies. Le parcours de la rivière Humber deviendra ainsi une expérience mémorable, tout en respectant sa flore, sa faune et les changements de saisons.

Ce projet a été rendu possible par un octroi de la Fondation Trillium, en collaboration avec le Comité inter-départemental des Parcs historiques de la ville de Toronto et Héritage Toronto, la Toronto and Region Conservation Authority (TRCA) ainsi que d'autres partenaires et bénévoles.



# Le Sentier Partagé/The Shared Path



Photo : © David Wallace



**La Société d'histoire de Toronto**

C. P. 93 – 552, rue Church, Toronto, ON M4Y 2E3  
© La Société d'histoire de Toronto 2009. [info@sht.ca](mailto:info@sht.ca) [www.sht.ca](http://www.sht.ca)

ISBN 978-0-9692885-5-8

SHTMODF(03/10)